

Brèves littéraires

Brèves

Le mot de la faim

Emmanuel Bouchard

Number 68, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4899ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, E. (2004). Le mot de la faim. *Brèves littéraires*, (68), 25–29.

EMMANUEL BOUCHARD

Le mot de la faim

Hubert travaillait depuis deux ans à sa thèse lorsque survint la catastrophe.

Il n'avait jamais voulu se débarrasser de la vieille table ayant appartenu à l'ancêtre écrivain de sa famille. On l'en avait pressé, lui montrant les avantages d'un bureau moderne en forme de L ; on avait même voulu payer les coûts du nouveau meuble. Inflexible, Hubert avait refusé.

Petite — minuscule, lui disait-on —, la table de chêne lui fournissait pourtant tout l'espace nécessaire. Il avait placé en son centre l'ordinateur portable, l'imprimante un peu en retrait et, à gauche, le dictionnaire ; un verre d'eau à sa droite, ses avant-bras, une petite lampe, et la surface était à peu près couverte. À peu près, car une bande encore vierge encerclait la machine, un vide juste assez large pour que le chat Mercure pût s'y installer.

La pièce où travaillait Hubert donnait directement sur le fleuve. Une large fenêtre encadrait un paysage dont l'arrière-plan s'étendait loin sur la côte de Beaupré. Au centre du tableau, l'île d'Orléans formait une masse solide et stable. De la fenêtre, le pont ressemblait à un mince fil où, aux meilleurs moments de son ivresse, Hubert voyait circuler des funambules entre les berges et les chutes. Des têtes de tournesols géants pointaient à l'avant-plan, comme

une foule de curieux qui l'espionnaient. L'œuvre était remarquable ; Hubert aimait y plonger son regard, absorbé par la douce immobilité du décor.

Il ne voyageait vraiment qu'à sa fenêtre, lorsqu'il sentait le besoin de se distraire, deux ou trois fois par jour. Le jour arriva où même les déplacements vers la bibliothèque lui causèrent de la fatigue ; il décida de les limiter. Il commença par se mettre au parfum des nouvelles technologies en gavant son ordinateur d'ouvrages de référence en version CD ou en naviguant sur les mers virtuelles. Puis, les technologies informatiques ne répondant que partiellement aux besoins de sa recherche, il décida de tirer profit du peu d'espace que lui offrait sa plate-forme de travail. Dans le coin supérieur droit, il mit deux ou trois ouvrages sur l'écriture et la lecture ; dans le supérieur gauche, ce qu'il avait sur le récit de voyage ; dans l'inférieur droit, trois ou quatre monographies sur Xavier de Maistre ; enfin, dans l'inférieur droit, sept ou huit études théoriques. Cette bibliothèque d'État lui procurerait l'essentiel ; il écrirait en toute quiétude, immobile.

Il put le faire un certain temps, relativement satisfait de la solution qu'il avait imaginée pour réduire le nombre de ses voyages. À peine avait-il besoin de se lever pour consulter les dictionnaires ou les périodiques. Avec les jours, les livres s'accumulaient sur les piles déjà formées ; il dut même en créer de nouvelles, dans la partie nord de la petite table. Désorienté, Mercure s'avancait près de la chaise d'Hubert, le regardait un instant, sautait sur le dictionnaire, ne sachant plus où donner de la tête ; il finissait, bien difficilement, par trouver l'espace

où s'étendre, entre l'ordinateur et le verre d'eau, le flanc empiétant sur les touches, la queue balançant au-dessus du clavier. Les livres formaient, au fond de la table, une barrière qui l'empêchait de descendre par cette voie. Les tournesols commençaient à avoir moins de têtes, éclipsés par de Maistre, Grevisse et les autres qui siégeaient sur des socles plus élevés.

Au milieu de l'avant-midi, Hubert se levait pour observer la côte. En s'approchant de la fenêtre, il avait l'impression de parvenir à un espace autrement inaccessible. Les funambules n'étaient pas légion ; vu de plus près, le pont de l'Île paraissait plus long, s'étirant jusqu'à faire oublier les acrobates qui en empruntaient le cours.

De la table, la vue d'Hubert fut bientôt restreinte : les nouveaux livres avaient caché complètement les tournesols et même une partie du fleuve. Les recherches avançaient à pas de géant ; les funambules sur leur fil, à pas de tortue. Hubert travaillait jusqu'au coucher du soleil, profitant de chaque rayon qui traversait sa fenêtre.

Grand livre ouvert conservant toujours la même taille, l'écran laissait défiler les phrases ; l'ouvrage d'Hubert progressait sans qu'il pût en peser le poids réel, sinon en le comparant à celui des tours de Babel qui se dressaient partout sur sa table et qui, à chaque moment de son travail, s'exprimaient dans un langage de circonstances. Les revues spécialisées qu'Hubert avait entassées à sa gauche lui révélaient la bonne nouvelle sur l'œuvre d'un auteur qu'il avait pourtant appris à connaître de lui-même ; les dictionnaires, les pièges contre lesquels il croyait devoir prévenir le flot hâtif des mots ; le *Voyage* de Xavier de Maistre, la

simplicité, l'ironie et la beauté auxquelles il revenait sans cesse lorsqu'il lui paraissait impossible d'en résoudre les mystères.

Un jour, Mercure vint se poster sous le beffroi et lança un miaulement inhabituel. Il leva la tête, grimpa sur Robert et, après avoir vainement tenté de trouver refuge entre le bras gauche de son maître et le dictionnaire, répéta le cri, bondit par terre et s'éloigna, la queue entre les pattes. Hubert regarda en face de lui et ne vit plus le pont. Il baissa la tête, les yeux entre les tours jumelles s'élevant de tous côtés.

Il se pointa bien encore quelques fois à la fenêtre, mais son travail l'occupait de plus en plus, au point qu'il oubliait littéralement de s'arrêter pour combler ses besoins primaires, le repos et la contemplation. Le ciel s'étant, du reste, assombri et la lumière du jour ménageant en cette saison ses faisceaux de réconfort, il acceptait de s'exposer plus volontiers aux ondes de l'écran et à celles du savoir se répandant autour de lui, dans les limites étroites de la petite table. Encerclé des vingt tours de Pise qui ne cessaient de monter depuis des semaines, il se sentait au milieu d'un village familial dont il n'avait qu'à visiter l'un ou l'autre des bâtiments pour calmer une faim devenue primaire.

Les dernières outardes quittaient le ciel de l'île d'Orléans lorsqu'il buta contre un os : un nom, celui d'un auteur dont il aurait aimé retrouver les observations ; des propos sur l'écriture qu'il n'arrivait pas à citer de mémoire. Il tourna la ville à l'envers, affolé, pigeant à l'est et à l'ouest, visitant tous les étages de ces édifices du savoir et chacune des tours de contrôle qui surplombaient sa surface de travail,

feuilleter une à une les revues. Il fouilla partout, prenant puis remplaçant hâtivement chaque livre de ces donjons mystérieux dont la pièce la plus secrète semblait cette fois lui interdire l'accès. Surpris par cette impatience qui provoquait chez Hubert des gestes saccadés, Mercure écarquillait les yeux, s'approchait prudemment et reculait aussitôt, pris entre la répulsion et la curiosité.

Hubert chercha si bien qu'un matin de novembre, il trouva l'auteur et ses phrases au soubassement de la plus haute tour : « Le pire qui puisse arriver à un écrivain, c'est de se concentrer sur lui-même et sur son travail au point de ne plus connaître personne, sinon d'autres écrivains ; alors il en est réduit au désespoir littéraire d'écrire un livre sur un homme qui écrit un livre, et quand il en arrive à cette extrémité, on sait qu'il est fini ». Robertson Davies, comment avait-il pu l'oublier ? Triturés, les gratte-ciel qui l'encerclaient tremblaient d'avoir été manipulés, diminués, augmentés. Au moment où Hubert s'apprêtait à replacer le livre salulaire à la cime du plus majestueux de ces bâtiments, Mercure miaula, presque férocement, et s'éloigna en courant. Aveuglé par sa trouvaille, Hubert ne put sortir de l'ombre assez vite pour comprendre ce qui arrivait. Il retomba sur sa chaise, leva les yeux et, dans une noirceur presque complète, vit chuter les étages supérieurs des cent tours d'ivoire, qui n'avaient jamais atteint la hauteur du ciel laurentien.

Du fond de son exil, il fut tué sur le coup, englouti sous les masses, dans une nuit vaporeuse où perçait le carillon du campanile du bout de l'Île.